

La mémoire, la grève et les corneilles

Le Printemps québécois. Une anthologie, sous la direction de Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer et Martine-Emmanuelle Lapointe, Écosociété, 307 p.

Anne-Marie David

Numéro 244, printemps 2013

Le savoir capital

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, A.-M. (2013). La mémoire, la grève et les corneilles / *Le Printemps québécois. Une anthologie*, sous la direction de Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer et Martine-Emmanuelle Lapointe, Écosociété, 307 p. *Spirale*, (244), 59-61.

tels Facebook et Twitter, et des versions électroniques des médias traditionnels, passant, de son propre aveu, de l'un à l'autre de manière compulsive. Son livre est d'ailleurs à l'image de cette préhension du réel. Objet hybride, qui se présente à la fois sous la forme du carnet, du journal intime, du commentaire journalistique et de la chronique d'humeur, *Année rouge* abonde en citations, extraits d'articles de quotidiens, listes et courts récits. Le livre, dans son ensemble, n'est pas sans rappeler une page Facebook sur laquelle on butine d'un statut à un autre, lisant l'un, faisant l'impasse sur l'autre, ouvrant un hyperlien ici et là, et grâce à laquelle on prend le pouls de la journée plus qu'on ne cherche à comprendre les faits.

Suivant l'exemple de ces écrans qui s'interposent entre l'observateur et les événements, Langelier lui-même

occupe toujours une position mitoyenne face à la crise : ni tout à fait en retrait — il prend fermement position en faveur des carrés rouges et donne libre cours à sa rage et à sa détestation de Jean Charest et du système capitaliste moderne, au point de retirer tous ses « *REER placés dans des fonds d'actions et d'obligations* » sur un coup de tête — ni tout à fait engagé dans l'action contestataire. Il reste sur le seuil, hésitant à sauter dans la mêlée. Dès le prologue, d'ailleurs, il se décrit prêt, mais dans l'attente, parmi ceux, nombreux, assez pour former un « *nous* » diffus, quelque chose comme une force de gauche anonyme planétaire : « *Nous voici : les sens en alerte, à guetter l'horizon. Nous ne savons pas tout à fait ce que nous attendons, au juste, mais nous savons que nous attendons.* » Cette ouverture constitue un des grands moments de lucidité de l'ouvrage, dans lequel plusieurs d'entre nous se reconnaîtront sans doute. †



La mémoire, la grève et les corneilles

PAR ANNE-MARIE DAVID

LE PRINTEMPS QUÉBÉCOIS. UNE ANTHOLOGIE
Sous la direction de Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer
et Martine-Emmanuelle Lapointe
Écosociété, 307 p.

*Loin de s'y opposer, la mémoire est l'oubli : oubli partiel et orienté,
oubli indispensable.*

— Tzvetan Todorov, *Mémoire du bien, tentation du mal.*
Enquête sur le siècle

Le temps d'un dégel, le mouvement étudiant de 2012 aura brisé une routine sociale léthargique, secoué un consensus néolibéral mortifère et remis la donne idéologique là où elle devrait être : au cœur du politique. Les sondages et l'obsession budgétaire-équilibrante l'en avaient chassée. Si c'est donc peu dire que notre printemps fut unique à bien des égards, deux de ses aspects définitoires le démarquent en force dans le paysage des revendications québécoises modernes : l'esthétisme percutant dont il a su faire preuve et sa conscience historique exacerbée. « *Nous avons marqué le sol de l'histoire d'une marque indélébile* », croit Gabriel Nadeau-Dubois. L'affirmation est certes présumptueuse, mais elle incarne à merveille cette double mise en scène plastique et historiographique, laquelle

semble également gouverner le destin éditorial de la grève étudiante : à peine terminée, elle est devenue objet de représentation et de création pour les écrivains et les penseurs de tout acabit.

Suite aux élections et à la mise au rancart de Jean Charest, la rentrée littéraire met le rouge aux rayons des librairies avec *Je me souviendrai* (La boîte à bulles), collectif d'artistes qui mettent le conflit en textes et en images, ou encore avec *Printemps spécial* (Héliotrope), recueil de fictions inspirées par le mouvement social. Quelques mois plus tard, nous en sommes à une « deuxième vague » de productions sur le sujet, plus réflexive celle-là : les revues spécialisées se mettent notamment de la partie à coups de

dossiers thématiques. L'immédiateté de l'événement passée, Michel Seymour et Gérard Beudet s'interrogent entre autres — dans des essais recensés en ces pages — sur ses raisons d'être, ses significations et ses conséquences sur l'éducation et le vivre-ensemble, tandis que « l'expiatoire de création » *Fermaille* retrace son propre parcours sous forme d'une *Anthologie* chez Moulton Éditions.

#GGI – GRÈVE GÉNÉRALE INDÉLÉBILE

La multiplication de ces ouvrages aux visées pourtant disparates témoigne d'une chose : la volonté de préserver, de se remémorer et de tirer leçon de la grève et du bouillon-

Ce n'est pas dans ces détails que réside l'intérêt de l'anthologie, plutôt dans le portrait d'ensemble qu'elle projette et dans la somme impressionnante d'informations qu'elle rassemble et ordonne.

nant débat d'idées qu'elle a déclenché. Le « *désir d'archiver le plus possible les événements du Printemps québécois* » semble en effet consubstantiel au mouvement lui-même — le montre par exemple le grand développement de sa page Wikipédia, beaucoup plus fournie que celle dédiée à la grève de 2005 —, comme l'expliquent Maude Bonenfant, Anthony Glinoe et Martine-Emmanuelle Lapointe dans un livre qui incarne à lui seul ce besoin tout en tentant d'y répondre. Le titre étonne : *Le printemps québécois. Une anthologie* se revendique d'un mode de collection avant tout littéraire pour colliger les expressions aux modes extrêmement variés qui furent celles de la mouvance sociale éponyme. « *Il y a eu les actions, il y a eu les images, il y a eu les paroles* », énonce Georges Leroux en préface ; c'est de tout cela qu'entendent rendre compte les auteurs, qui se proposent de « *maintenir vive la mémoire d'un printemps* » en constituant une « *archive de la grève étudiante* ». Pour y parvenir, on ratisse très large — tout ce qui a trait à la grève est bienvenu, d'Anarchopanda aux carrés verts, des initiatives manifestives les plus loufoques aux répressions juridico-étatiques les plus violentes — en privilégiant toutefois la succession de gros plans au travelling : les acteurs individuels, souvent anonymes, ont la parole pour raconter « *cette histoire que l'Histoire risque d'oublier* ». De cette chronique militante à une forme de panthéonisation, le pas est mince — c'est le risque inhérent à toute archive — et pas toujours maintenu, lorsqu'il est question des divergences au sein du camp étudiant notamment. La CLASSE apparaît ainsi comme un organe à peu près lisse et homogène, alors que ses instances se sont souvent déchirées avec virulence autour d'enjeux tant politiques que médiatiques.

Ce n'est pas dans ces détails que réside l'intérêt de l'anthologie, plutôt dans le portrait d'ensemble qu'elle projette et dans la somme impressionnante d'informations qu'elle rassemble et ordonne. L'entreprise, de taille — le pari est à la hauteur d'une maison d'édition qui, on le sait, ne craint pas les missions impossibles ! —, se heurte dès le départ au décalage entre la chronologie « *fig[ée] [d]es événements* » et leur essence ou, pour parler comme Pierre Nora, entre l'histoire et la mémoire. Si l'on cultive ici davantage la seconde — la première supposerait une impartialité qui n'est absolument pas recherchée et une exhaustivité incompatible avec les « *choix, souvent déchirants* » qui ont dû être opérés au sein de la masse foisonnante des matériaux disponibles — la nécessaire interaction entre les deux régimes de conservation n'est pas éludée. Elle se déploie graphiquement sur des doubles pages où les analyses rétrospectives, témoignages à vif, photos et reproductions sont bordés de part et d'autre par une frise chronologique. Ce cadre historique restitue au contenu mémoriel sa centralité tout en lui fournissant des contre-pieds parfois saisissants : en marge de tel vibrant plaidoyer pour une culture accessible et vivante, on apprend que le premier ministre soupe en ville et en famille, ou que Richard Martineau s'insurge contre la « *belle vie* » étudiante sur Twitter. À plusieurs reprises, aussi, la frise remet les pendules journalistiques à l'heure — les sondages CROP contredisant d'autres sondages CROP se succèdent à un rythme effréné...

La distribution temporelle organise également les récits et images de la grève qui forment le cœur d'un ouvrage divisé en cinq parties correspondant aux mois de février à juin, suivies d'une revue rapide des événements de juillet à novembre. En guise de prologue, les « *huit mythes sur la hausse des frais de scolarité* » dévoilés par l'IRIS¹ et leur transposition en bande dessinée par quinze dessinateurs engagés. La juxtaposition est exemplaire de la facture du livre et résume ses objectifs pédagogiques : autant de textes que d'illustrations, dans une relation non hiérarchisée de la théorie à sa mise en actes. Le lien se précise et s'inverse dans les sections suivantes, où des agencements thématiques se surimposent à l'ordre chronologique. Si le mois de mars est en bonne partie consacré aux textes et manifestes d'appui en provenance d'intellectuels, d'artistes ou de personnalités publiques, celui de février porte sur la formation des divers collectifs — l'École de la Montagne rouge, Archicontre, la Boîte rouge, etc. — qui ont forgé l'identité visuelle contestataire et originale du printemps. Or les principes qui sous-tendent le fonctionnement et les modes d'action de ce premier ensemble font écho à la critique du système d'éducation et de l'économie du savoir menée par le second : c'est dire que l'extension du mouvement à maints domaines de la vie sociale était inscrite à même sa base. S'organiser de façon décentralisée, privilégier l'entraide et le libre partage de connaissances acquises au sein d'une lutte commune, c'est déjà refuser « *la subordination du bien public à l'intérêt privé* » (Profs contre la hausse) et appeler « *une démocratisation*

sans précédent de l'éducation » (Georges Leroux, Christian Nadeau et Guy Rocher dans une « Lettre ouverte aux professeurs d'université »).

LA COMMUNAUTÉ QUI (NE) VIENT (PAS)

Les étudiants contestent le dégel d'abord, mais les moyens dont ils usent pour ce faire remettent plus largement en cause, par la pratique, le nouveau modèle académique qui s'impose ainsi par la bande. Le constat revient dans les nombreuses réflexions sur l'université mûries ou méditées pendant la grève : de Michel Freitag à Normand Baillargeon, en passant par Noam Chomsky, sociologues et philosophes décrivent une institution à la fois animée et épuisée par des courants contradictoires et irréductibles. La singularité des documents réunis ici vient de ce que l'accent est mis, par-delà les causes économiques (Baillargeon) ou épistémologiques (Freitag) de ce « naufrage », sur ses répercussions sur la communauté. Les transformations du modèle universitaire participent en effet de l'instauration d'une nouvelle vision des rapports de l'individuel et du collectif : la logique de « l'étudiant-entrepreneur » déplorée par Seymour dans *Une idée de l'université* (Boréal, 2013) est une facette de la « société du moi inc. » que vilipende Nadeau-Dubois à l'événement *Nous ? Car « c'est bien ce que l'on vise à étouffer [c'est Alex Gagnon qui parle] : un idéal de liberté et de réflexivité morales qui consiste [...] en une capacité, triple, de prendre une distance par rapport à soi, de se représenter de façon critique son mode d'être au monde et d'apprendre à vivre ensemble »*. Leroux, Nadeau et Rocher arrivent à une conclusion similaire — accepter l'argument de la « juste part » conduit à « la dislocation du réseau de solidarité qui est le propre du Québec depuis la Révolution tranquille » —, alors que le collectif 1+1=1 articule ses scénographies autour de cette même relation de l'un au multiple. Les membres du groupe Légion D, quant à eux, créent des structures complexes menacées d'effondrement par des sources extérieures de déséquilibre, manière de penser une déliquescence sociale en marche.

L'intérêt pour la matérialité, la plasticité de la critique est un fil conducteur de l'anthologie. Il est corollaire d'une attention soutenue à la langue — avec deux auteurs sur trois qui enseignent la littérature, c'était inévitable —, laquelle subie sous la pression néolibérale des distorsions semblables à celles qui s'exercent sur l'université et la communauté. Sur le canevas de la fameuse pirouette lexicale qui aura permis au clan libéral de faire d'un terme deux torts en éludant la réalité de la grève tout en comparant l'éducation à un Walmart, les détournements linguistiques se suivent et se ressemblent. Les collaborateurs du *Dictionnaire de la révolte étudiante* s'affairent à isoler, en bons élèves de Flaubert, ces îlots de rhétorique gouvernementale, tandis que Banane rebelle redonne leur vrai sens aux mots dans un « J'accuse... ! » en hommage à Zola. Les attaques contre le verbe suscitent donc elles aussi une résistance vive, si moins visible : le combat, des assemblées et de la rue, migre vers le web et le papier. *Fermaille* joue ici

un rôle de premier plan, comme le rappellent les longues citations de ses pages disséminées à intervalles réguliers dans le livre. « FERMAILLE en a contre le capitalisme sauvage. Elle en a contre elle-même et son souffle court de promesses quand tout s'explique en burger king number seven for sale santé économique savoir-faire économique solitude économique éducation économique. »

Le manifeste de la revue est clair dans son association d'un économisme délétère à un épuisement culturel, sociétal et individuel. Mime et victime de ce processus, la phrase se délite en laissant le lecteur sur sa faim d'un éventuel « remaillage », tout comme les installations de Légion D sont inévitablement vouées à l'écroulement. Si la révolution consiste, tel que l'affirme Lapointe à la suite d'Hubert Aquin, « à surprendre son adversaire en parlant un langage qui lui serait totalement étranger », reste à voir si ce langage est transitif et s'il saura refonder nos rapports à la connaissance et aux autres : les tissages, qu'ils soient communautaires, langagiers ou collégiaux, demeurent bien fragiles en dépit des efforts des étudiants printaniers.

Si tout est encore à faire, que reste-t-il alors de cette « grève historique » ? C'est la question que lancent les Zapartistes en postface — et qui se pose avec une acuité renouvelée au lendemain d'un Sommet de l'éducation aux résultats encore plus décevants que ses ambitions. « Rien », répondent les humoristes le plus sérieusement du monde. Et ce serait selon eux très bien comme ça, car les ferments invisibles sont les plus riches : ils germent tranquillement sous la terre à l'abri des corneilles désenchantées qui rêvent de les picorer, signe que « la prochaine récolte sera bonne. Encore meilleure que la précédente ». L'image organique, variation pop sur la note finale de *Germinal*, clôt fort curieusement l'ouvrage en annihilant ses aspirations archivistiques. Pourquoi une anthologie, si l'absence (temporaire) de traces promet davantage ? la remémoration forcée, si l'oubli est primordial ? Cette ultime indécision quant à la légitimité du projet éditorial — à l'honneur de ses auteurs — vaut en soit une réflexion sur la valeur et les usages sociaux de la mémoire. Il importe, certes, de se souvenir des acquis obtenus de haute lutte ; néanmoins la célébration outrancière conduit à une institutionnalisation militante qui risque de faire perdre de vue les raisons premières de l'engagement pour n'en retenir que des formes bientôt vides de contenu. En d'autres mots, la mémoire de la grève est à brancher d'urgence sur une parole politique vivante. Déconnectée ou présentée sous emballage stérile, elle se desséchera si elle n'est la proie des corneilles. †

1. L'Institut de recherche et d'informations socio-économiques est « sans but lucratif, indépendant et progressiste ». Les études qu'il a produites sur la marchandisation du savoir et l'accessibilité à l'éducation postsecondaire ont significativement influencé le discours des associations grévistes lors du printemps 2012.